

De l'espace local à l'espace mondial: Identité insulaire et citoyenneté universelle chez Maryse Conde

De Lucrece Scheller Bably BABLY

Assistant

Spécialité : Littérature antillaise

Département de Lettres Modernes

Université Péléforo Gon Coulibaly

2foisbably76@gmail.com

Résumé: Attentive aux exigences poétiques de son époque, Maryse Condé pratique un art romanesque en totale harmonie avec le contexte actuel de diversité culturelle. Au cœur de cette activité romanesque, se trouve en permanence posée, la problématique de la spécialisation de l'identité culturelle de l'Insulaire. Le roman condéen, en effet, s'est tour à tour construit sur le rapport évolutif de l'Antillais à son espace local, et sur la pulsion d'errance planétaire qui obsède ce dernier ; l'entraînant dans une mobilité sans limite à travers l'espace mondial. Désormais affranchie des fantasmes de sa terre natale, Maryse Condé fait ainsi basculer le centre de son questionnement identitaire, du sédentarisme au nomadisme, de l'espace insulaire à l'espace planétaire, et postule à l'arrivée, une citoyenneté universelle, nourrie à la source de la culture-monde en plein essor en ce 21^{ème} siècle.

Mots clés: Espace, insularité, identité culturelle, citoyenneté universelle.

Abstract: At the heart of the romantic activity of Maryse Condé, is permanently posed, the problematic of the spatialization of the cultural identity of the Islander. The Condean novel is in turn built on the Caribbean's convoluted relationship to its local space, and on the wandering drive that obsesses the latter, driving it into boundless mobility across the global space. Now freed from fantasies with her native land, Maryse Condé shifts the focus of her identity questioning, from sedentary to nomadic, from insular space to planetary space and postulates on arrival, a universal citizenship because nourished, at the source of the world-growing culture in this 21st century.

Keywords: Space, insularity, cultural identity, universal citizenship.

Introduction

En mutation perpétuelle, l'imaginaire romanesque de Maryse Condé présente une approche évolutive de l'espace comme donnée essentielle du critérium identitaire de l'Insulaire. Telle est la conséquence logique et permanente du mal-être identitaire séculaire dont souffrent les Africains brutalement arrachés à leur terre d'origine, installés de force sur un espace inconnu et finalement contraints à une cohabitation avec d'autres peuples différents d'eux au double plan racial et culturel. Pour ces créatures hybrides que sont devenus les esclaves africains au contact des Caraïbes, la notion d'espace comme opérateur identitaire, représente un critère de haute occurrence. Mais le lieu d'origine continu d'être sublimé et

obsède par là-même, ces “nouvelles créatures” à telle enseigne que, retourner à leur espace originel, devient le rêve inaccessible qui se nourrit de toute sorte de fantasme. Les esclaves africains déportés aux Antilles, vivent, en effet, ce que Françoise Simasotchi-Bronès nomme, « la nostalgie du paradis perdu »¹.

Pourtant, ce peuple enfermé dans l’obsession du lieu d’origine, doit se rendre à l’évidence de la nouvelle donnée spatiale qui s’impose à lui. Et quoique « mordu mortellement de sa terre natale »², il doit nécessairement apprendre à vivre sur cette nouvelle terre et surtout, se l’approprier comme marqueur identitaire. Ainsi, s’ouvre pour l’Africain déporté aux Antilles, une nouvelle ère dans son rapport à l’aire caribéenne. On l’appellera alors, Antillais ou Caribéen, parce que désormais doté de nouveaux attributs identitaires conférés de fait, par son nouvel environnement social et culturel.

Mais cette terre de substitution ne parviendra pas à combler les attentes du Nègre insulaire qui jamais, n’a vraiment renoncé à retrouver le pays de ses ancêtres : une Afrique idéalisée et qui, elle également, ne sera pas à la hauteur des attentes de l’Antillais quand il y retourne. A ce sujet, Sunday Okpanachi dira que, dans son obsessionnel désir d’Afrique, l’Insulaire est douloureusement passé « du mirage à l’image »³, c’est-à-dire, des fantasmes légitimes à l’absolue désillusion.

Naît alors chez l’Antillais (ce fruit de la déportation), un désir d’errance aujourd’hui alimenté par l’accélération des flux migratoires. La figure du migrant devient ainsi constitutive du discours littéraire insulaire en général, et de celui de Maryse Condé en particulier. La Guadeloupéenne adhère pour ainsi dire, à l’idée de Gilles Deleuze selon laquelle, « écrire n’a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir »⁴. Ecrire, équivaut donc, à explorer le monde sans préférence pour un espace par rapport à un autre. Ainsi placée sous le signe de la mobilité spatiale, et sans déroger au rituel de la nostalgie de la terre natale, le roman de Maryse Condé la « nomade inconvenante »⁵, adresse « une invitation au voyage »⁶ et arbore à l’arrivée, les attributs de l’écriture

¹Françoise SIMASOTCHI-BRONES, *Le roman antillais, personnages, espace et histoire : fils du chaos*, Paris, L’Harmattan, 2004, p.24.

²Zadi ZAHOUROU, préface de, *Frédéric Pacéré. Le tambour de l’Afrique poétique* de Léon Yépri, Paris, L’Harmattan, 1999, p.3.

³Sunday OKPANACHI, « L’Antillais en Afrique: du mirage à l’image. Une réflexion sur *Hérémaïkonon* de Maryse Condé et *Ti Jean l’Horizon* de Simone Schwarz-Bart », *Peuples noirs, Peuples africains*, n°40, 1984, p.60.

⁴Gilles DELEUZE, *Milles plateaux*, Paris, Editions de Minuit, 1980, p.11.

⁵Madeleine COTTENET-HAGE et Lydie MOUDILENO, *Maryse Condé : Une nomade inconvenante*, Cayenne, Ibis Rouge, 2002.

⁶Grégoire POLET, « L’atlas du monde », Le Bris (Michel), Rouaud (Jean), (dir), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007. p.133.

migrante.

L'intérêt du présent article est donc, d'aborder à l'aune de la création romanesque de Maryse Condé, ce que Pierre Nora appelle « la problématique des lieux »⁷ en partant du positionnement identitaire dans l'espace insulaire qui justement, se construit sur le questionnement des lieux. Ainsi montrerons-nous, qu'avant d'ouvrir au monde, le champ de son identité à travers la mobilité transcontinentale de ses personnages, avant de postuler une citoyenneté universelle, Maryse Condé a d'abord procédé à un ancrage local de son écriture. Confirmant de la sorte, l'opinion de Christine Chivallon selon laquelle, « l'espace est (...) ce par quoi les procédures de construction de soi et de reconnaissance de soi à l'autre, sont en mesure de pleinement de se réaliser. »⁸

I. L'ancrage insulaire des romans condéens

Bréviaire de la littérature antillaise moderne, *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, a d'une manière singulière, formulé la problématique de l'identité culturelle antillaise par le prisme de la terre natale. A juste titre, Maryse Condé présente cet ouvrage de référence séculaire, comme le « premier mythe d'origine »⁹ et y consacre d'ailleurs, une étude intitulée : « *Notes sur Cahier d'un retour au pays natal* »¹⁰.

Le regard désormais détourné des espaces africain et français, la Guadeloupéenne Maryse Condé, apprend à apprécier son espace caribéen. Elle "découvre" soudain, le décor charmant de son archipel et en fait la matière nourricière de son écriture. L'espace antillais apparaît alors dans toute la splendeur de son folklore et dans toutes les couleurs locales qui assurent son éclat. Ainsi débarrassée de tout regard exotique, la réalité créole est interrogée dans un ultime acte de réhabilitation de l'espace antillais. L'étroitesse de l'île et son aspect carcéral sont du coup sublimés et invitent à un pèlerinage sur cette terre longtemps désertée. Dans cet élan de reconsidération de l'espace insulaire, Edouard Glissant conçoit en 1960, l'Antillanité et défend à travers cette notion, un projet tout à la fois géopolitique et géopoétique en questionnant l'identité culturelle antillaise par le prisme spatial.

Maryse Condé qui, dans sa quête identitaire a initialement exploré sans satisfaction

⁷ Pierre NORA, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, p.XXX.

⁸ Christine CHIVALLON, *Espace et identité à la Martinique. Paysannerie dans les mornes et reconquêtes collective, 1840-1960*, Paris, CNRS Editions, 1998, p.7.

⁹Maryse CONDE, « Survivance et mort des mythes africains dans la littérature des Antilles francophones », *L'Afrique littéraire*, n°54/55, 1980, p. 56.

¹⁰Maryse CONDE, « Notes sur un retour au pays natal », *Conjonction : Revue franco-haïtienne*, n°176, Supplément 1987 (7-23).

l'Afrique et la France¹¹, finira par faire le deuil de ces deux espaces comme repères identitaires. Son île natale renaît à son écriture avec une singulière charge patriotique qui fait dire à Mireille Rosello, que « les romans de Maryse Condé semblent inviter les critiques à réfléchir au lien que ces textes créent entre géographie de l'île et identité créole »¹². Désormais, il s'agit pour la Guadeloupéenne, de rompre avec l'isolement de l'île et de retrouver pour ainsi dire, son identité créole dans un rapport d'interpénétration symbiotique avec sa terre natale. Maryse Condé défend ainsi, une identité insulaire. Cette « insularisation de l'identité »¹³ lui inspire d'ailleurs, un article intitulé comme suit : « Habiter ce pays, la Guadeloupe »¹⁴. Il s'agit d'une réflexion critique sur le rapport de ses romans à son île natale.

L'art romanesque antillais, selon Maryse Condé, doit nécessairement procéder à un inventaire de l'espace géographique des Caraïbes. De la sorte, aucun questionnement de type cornélien tel que « *Ecrire le pays. Ne pas l'écrire?* »¹⁵, ne parvient à installer la moindre confusion dans l'imaginaire local de la Guadeloupéenne. En effet, les romans condéens, ancrés au sol insulaire, retracent dans le menu détail, la géographie et la culture des Antilles. A travers ses personnages principaux, tous originaires de la Guadeloupe, Maryse Condé entraîne le lecteur dans le sillage du territoire de son enfance. Elle a hâte d'apprendre à aimer cette île natale dont elle fut longtemps séparée: « Les vrais Antilles, dira-t-elle, c'étaient celles que j'étais coupable de ne pas connaître. J'ai commencé par me révolter en pensant que l'identité est un vêtement qu'il faut enfiler bon gré, mal gré, qu'il vous siée ou non »¹⁶.

Ainsi, dans *La vie scélérate*, cette préférence marquée pour la construction d'un champ romanesque endogène, est incarnée par Thécla, une globetrotteuse rattrapée par cet irrésistible lien du sol. Elle doit affronter Manuel, qui en vain, tente de lui proposer un eldorado en dehors de la Guadeloupe. La préférence de Thécla pour son pays natal est sans appel : « Oui, j'aime ce pays et je crois qu'il ne manque pas de coins où on peut être heureux. » (P.225).

L'éloge de la terre natale dégageant les critères d'un eldorado à investir dans un puissant élan patriotique, apparaît dans le discours enthousiaste de Dieudonné, l'un des leaders indépendantistes de *La vie scélérate* : « *Notre pays a la saveur iodée d'une mangue*

¹¹ Les premiers romans condéens sont ancrés au sol mythique d'Afrique. Il s'agit de *Héremakhonon* (Paris 10/18, 1985) et *Ségou* (Paris, Robert Laffont, 1985). Il faudra attendre jusqu'en 1989 avec *Traversée de la mangrove*, pour que l'espace antillais intègre pleinement l'imaginaire romanesque de Maryse Condé.

¹² Mireille ROSELLO, « *Les derniers rois mages et Traversée de la mangrove : Insularité et insularisation?* », *Elles écrivent des Antilles*, Suzanne Rinne et Joëlle VITIELLO (dir), Paris, L'Harmattan, 1997, p.175.

¹³ Idem, p.182.

¹⁴ Maryse CONDE, « Habiter ce pays, la Guadeloupe », *Chemins Critiques*, n° 1, décembre 1989, p.8.

¹⁵ Joël Des ROSIERS, *Théories caraïbes*, Montréal, Ed. Triptyque, 1996, p.19.

¹⁶ Maryse CONDE, *Le cœur à rire et à pleurer. Souvenirs de mon enfance*, Paris, Robert Laffont, 1999, p.119.

greffée. Pourquoi faut-il que tant des nôtres trainent leurs vies dans de tristes banlieues et ne puissent y goûter ? Sais-tu combien de Guadeloupéens s'étiolent en région parisienne ? » (p.289).

Célanire cou-coupé porte également les traces de cette relation fusionnelle qui existe entre l'Antillais et son île natale. Son personnage principal en mission en Afrique, vit constamment la nostalgie de sa terre guadeloupéenne et ne peut s'empêcher de la décrire poétiquement à ses amis africains, « comme un paradis parfumé aux senteurs de vanille et de cannelle » (p.28). L'éloge de Célanire à l'endroit de sa terre natale, fait écho à celui de Maryse Condé elle-même, se souvenant d'un poème patriotique composé de « vers sucrés »¹⁷ que diffusait l'institution scolaire insulaire: « Je suis née dans une île amoureuse du vent / où l'air a des odeurs de sucre et de caravelle »¹⁸.

Ainsi, les romans condéens, bien que de plus en plus marqués par une vertigineuse mobilité des personnages, sont aussi porteurs d'un patriotisme sans commune mesure. En témoigne, cet extrait de brochure à usage touristique dont se vante Kassem des *Belles ténébreuses*: « Bleu du ciel, végétation flamboyante, vaguelettes de la mer Caraïbe, turquoise et tiède, que l'alizée berce plus qu'il ne les pousse. La Guadeloupe aux couleurs du rêve. Reste à greffer sur ces édéniques paysages la vitalité à la fois rieuse et fataliste de la population qui se souvient trop du passé pour ne pas imaginer un autre avenir. » (p.272).

Mais c'est *Traversée de la mangrove* qui, dans une démarche beaucoup plus pragmatique, exprime le mieux, ce qu'Aminata Sow Fall appelle *Douceurs du bercail*¹⁹ à travers l'exaltation de la géographie du terroir insulaire. Ce roman est, en effet, le médiateur de la réconciliation entre Maryse Condé et sa Guadeloupe natale qu'elle avait désertée. Comme jamais auparavant, l'auteure écrit et décrit son pays.

Avec le personnage de Xanthippe, incarnation de la figure de l'ancêtre fondateur archétypal, mémoire vivante de Rivière au sel, l'écriture condéenne répond parfaitement aux canons d'un récit national. Elle révèle un rapport quasi charnel, entre l'Insulaire et sa terre natale à travers l'exaltation de sa flore. S'exprimant avec l'autorité d'un père-fondateur, Xanthippe affirme :

J'ai nommé tous les arbres de ce pays. Je suis monté à la tête du morne et j'ai crié leur nom et ils ont répondu à mon appel. Gommier blanc. Acomat- boucan. Bois pilori. Bois rada. Bois trompette. Bois guépois. Bois d'encens. Bois pin. Bois de la soie. Bois bandé. Résolu. Kaïmitier. Mahot cochon. Prune café. Mapou lélé. Arbre à lait.

¹⁷Idem p.127.

¹⁸Idem, p.127.

¹⁹ Aminata Sow FALL, *Douceurs du bercail*, Abidjan, NEI, 1998.

Malimbé (p.255).

Edouard Glissant confirme ce lien fusionnel entre l'écrivain antillais et son espace local lorsqu'il observe que :

Le rapport à la terre, rapport d'autant plus menacé que la terre de la communauté est aliénée, devient tellement fondamental du discours, que le paysage dans l'œuvre cesse d'être décor ou confident pour s'inscrire comme constituant de l'être. (...) L'individu, la communauté, le pays sont indissociables dans l'épisode constitutif de leur histoire. Le paysage est un personnage de cette histoire²⁰

Ainsi, le paysage insulaire nourrit l'imaginaire romanesque condéen dans son projet identitaire. Notons d'ailleurs, avec Simon Schama, que « les paysages sont d'abord culturels avant d'être naturels ; ce sont des constructions que l'imaginaire projette sur le bois, l'eau, le rocher... »²¹

Pourtant, un détachement radical va s'opérer vis-à-vis de cette terre natale aimée. Ainsi, à l'instar de certains de ses personnages, Maryse Condé elle-même, décrivant son adolescence en Guadeloupe, en parle comme d'une expérience chimérique, tant son île natale lui apparaissait comme un espace carcéral dont il fallait absolument et dans l'urgence, s'affranchir: « Le pays natal se réduisait pour nous à un décor, le décor d'un constant ennui. (...) Donc, quand j'ai quitté la Guadeloupe, (...) j'avais l'impression que j'aillais enfin commencé à vivre »²². Une telle posture, rappelle celle d'Aimé Césaire, jubilant quand est arrivée pour lui, l'heure de quitter son pays natal: «J'ai quitté la Martinique avec volupté »²³ confie-t-il à Lilyan Kesteloot. Du coup, apparaît dans ce déni de l'espace antillais, l'ambivalence de l'île, finalement située aux confluent du paradis et de l'enfer comme le souligne Pierre Jourde:

L'île, par la fascination qu'elle laisse sur les esprits, y apparaît essentiellement ambiguë, à la fois radieuse et maudite. Radieuse dans la mesure où elle favorise l'éclosion des rêves les plus insensés- elle est, par essence, le lieu privilégié de toutes les utopies-, l'île ne tarde pas à sécréter de dangereux poisons, fantasmes, obsessions, mauvaise conscience, qui ont tôt fait de détraquer les esprits les plus aguerris²⁴.

Ainsi, la légitime exaltation de la terre natale par certains personnages, butte contre le détachement critique et physique que d'autres personnages opèrent vis-à-vis de ce pays, natal afin de satisfaire leurs désirs d'errance par l'exploration de l'infinie du monde. Glissant

²⁰Edouard GLISSANT, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1981, p.437.

²¹ Simon SCHAMA, *Le paysage et la mémoire*, Paris, Seuil, 1999, p.73.

²²Jean-Marc MOURA, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, (Coll. Écritures francophones), 1999, p.126.

²³Lilyan KESTELOOT, *Aimé Césaire*, Paris, Seghers, collection 'poète d'aujourd'hui', 1962, p.18.

²⁴Pierre JOURDE, « Cythères mornes », *L'île des merveilles*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.193.

prescriera à ce sujet, une formule adéquate, à savoir qu'« il faut partir d'un lieu et imaginer la totalité-monde »²⁵

II. Le roman condéen : un voyage au bout du monde

Jamais autant qu'aujourd'hui, la mobilité ne s'est posée comme une catégorie essentielle de l'activité romanesque de Maryse Condé. Au cœur du roman condéen, en effet, se trouve formulée, la problématique de l'errance portée par des personnages déterminés à échapper à l'exiguïté et à la précarité de l'insularité. De la sorte, la Guadeloupéenne convoque l'histoire du peuplement des Antilles marquée par la déportation du Nègre de l'Afrique aux Caraïbes. L'expérience emblématique du bateau négrier souligne ainsi, l'atavique posture nomadique de l'Insulaire dont se nourrit l'imaginaire romanesque de Maryse Condé. A travers ces personnages itinérants, le motif du voyage est significativement présent dans le roman condéen, révélant à l'arrivée, le profil exact d'éternels voyageurs.

Il s'agit, en effet, de créatures migrantes dont les espaces de mobilité sont transcontinentaux. Poussés par un irrésistible élan d'exploration du globe, les personnages condéens, à l'image des hirondelles à jamais en voyage, avalent des milliers de kilomètres à la recherche d'un plein épanouissement identitaire.

Francis Sancher, le personnage principal de *Traversée de la mangrove* illustre bien ce type d'errance. Avant d'échouer à Rivière au sel, ce héros infortuné avait visité trois continents: « Europe. Amérique. Afrique » (p.240). Le parcours de cet homme en qui se rencontrent plusieurs continent, séduit le personnage de Lucien Evariste qui décide qu'« il quitterait cette ile étroite pour respirer l'odeur d'autres Hommes et d'autres terres. » (P.240). Dans le même roman, on retrouve chez Mira, ce grand désir de mobilité: « Désormais, ma vie ne sera qu'une quête. Je retracerai les chemins du monde » affirme-t-elle. (p.245). En cela, elle présente des traits similaires de «nomade inconvenante»²⁶ telle que Madeleine Cottenet-Hage et Lydie Moudileno désignent Maryse Condé.

Mira de *Traversée de la mangrove* partage avec Thécla de *La vie scélérate*, ce plaisir indescriptible de l'errance. A l'image de l'«arpenteuse d'espaces»²⁷ qu'est Maryse Condé, Mira « fît le tour du monde » (p.286). Son grand-père Albert-Louis, était lui aussi, un mordu de l'errance. Il avait quitté la Guadeloupe pour Panama. A l'intérieur de ce pays latino-

²⁵ Edouard GLISSANT, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1981, p.38.

²⁶ Madeleine COTTENET-HAGE et Lydie MOUDILENO, *Maryse Condé : Une nomade inconvenante*, Cayenne, Ibis Rouge, 2002.

²⁷ Nara ARAUJO, *L'œuvre de Maryse Condé. Questions et réponses à propos d'une écrivaine politiquement incorrecte*, Paris, L'Harmattan, 1996, p.79.

américain, Albert-Louis entreprend de nombreux autres voyages à travers plusieurs villes. Il ira d'abord à « Bahia Soldado » (p.42), puis sera aux côtés de Marcus Garvey à « Frijoles, Gorgones, Bas obispo, Paraiso » (p.42). Avec le sentiment d'avoir satisfait sa soif de curiosité pour ce pays latino-américain, Albert-Louis part à San-Francisco (p.49).

Célanire cou coupé du roman éponyme, présente le même profil d'éternelle voyageuse. Elle partira de la Guadeloupe en Côte d'Ivoire (p.7), de la Côte d'Ivoire au Pérou (p.211) et du Pérou à la Guadeloupe (p.211). A l'intérieur du Pérou, Célanire visite outre la capitale Lima, les villes de « Chiquian, Pisco, Ica, Ayacuho, Cuzco » (p.211).

Dans cette géographie placée sous le signe de la mobilité, que dire alors de Kassem des *Belles ténébreuses*, ce nomade précoce qui, dès son diplôme d'art culinaire obtenu, envisage un avenir outre-Atlantique et s'engage à la conquête du monde en quête d'emploi ? C'est le début d'une folle errance car Kassem n'a qu'un désir: « Partir. Tout simplement partir. S'accrocher à un bord du monde » (p.173). Dans cette volonté d'accomplissement de soi, Kassem parcourt ainsi, différents continents. Ici, la seule évocation des chaînes d'hôtels « Accor, Ibis, Mercure, Méridien » (p.44), implantées à l'échelle du monde, suffit à illustrer, l'idée de tour du monde effectué par ce personnage. Kassem apparaît ainsi, comme « l'archétype de l'homme du « tout-monde ». »²⁸. Publié en 2008, le roman *Les belles ténébreuses*, marque donc, un tournant dans la mobilité singulière des personnages condéens.

Au total, l'errance n'est pas une expérience subie mais plutôt, une aventure migratoire jubilatoire ; une expérience dont les personnages condéens tirent de précieux biens culturels.

La terre natale, la terre des souvenirs d'enfance, la terre de toutes les grandes émotions, devient alors, une notion révolue dans la présente ère d'ouverture à toutes les cultures et dont parle René Depestre en ces termes: « Le processus de mondialisation est appelé à rendre caduque la croyance qu'il faut être chez soi, dans l'odeur du café de sa grand-mère pour avoir une identité »²⁹.

Le phénomène de la mondialisation fait donc basculer les individus de ce siècle, dans une errance sans précédent. Le roman condéen se fait le réceptacle de cette trajectoire vertigineuse et présente à l'arrivée, « l'image de l'errance chère aux écrivains caribéens »³⁰ c'est-à-dire, l'image d'un espace par excellence, ouvert sur l'infinie du monde.

D'exil ou d'errance, le roman de Maryse Condé se construit sur la perte de la terre natale et prend pour port d'attache, tout le globe terrestre. Il explore ainsi, toutes les

²⁸ Katell KOLIN, *Le roman-monde d'Edouard Glissant*, Laval, Les presses Universitaires de Laval, 2008, p.168.

²⁹ René DEPESTRE, *Le métier à métisser*, Paris, Stock, 1998, p.12.

³⁰ Françoise SIMASOTCHI-BRONES, *Le roman antillais, personnages, espace et histoire : fils du chaos*, op. cit., p.94.

*Espèces d'espace*⁵⁴ à travers des pérégrinations ultramarines qui coïncident avec le portrait de nomade impénitente de Maryse Condé ici dressé par Madeleine Cottenet-Hage et Lydie Moudileno: « Maryse Condé est une errante, une nomade; elle est la diaspora multipliée. Elle a résidé en Europe, en Afrique, aux Antilles, et depuis plusieurs années aux Etats-Unis qu'elle a parcourus d'Ouest en Est en se posant chaque fois pour quelques années »³¹.

Maryse Condé elle-même, valide ce profil de migrante inconditionnelle que lui attribuent Madeleine Cottenet-Hage et Lydie Moudileno. La Guadeloupéenne souligne, en effet, qu' « il est important de quitter le lieu où l'on a des racines, notion que je n'aime pas du tout parce qu'elle est, pour moi, symbole d'immobilisme. Je crois qu'il faut constamment bouger »³².

Globetrotteuse inconditionnelle, Maryse Condé imprime à ses romans, un rare penchant pour l'errance. En témoigne, ses personnages itinérants, caractérisés par un refus du statique et une frivole mobilité. Le destin des personnages se tisse ainsi, de l'espace local à l'espace mondial. Kathleen Gyssels pense que « dans cette ère de migrations planétaires, d'exodes et de voyages, l'attribution identitaire par le lieu d'origine ou de « transplantation » (...) devient inopérante »³³.

Dans cette écriture de la mobilité frivole, les espaces parcourus constituent un circuit initiatique, au bout duquel sont brassées de multiples appartenances culturelles débouchant sur une identité finalement mondiale. Selon Amin Maalouf, en effet, « quand apparaissent des réalités nouvelles, nous avons besoin de reconsidérer nos attitudes, nos habitudes (...) A l'ère de la mondialisation, avec ce brassage accéléré, vertigineux, qui nous enveloppe tous, une nouvelle conception de l'identité s'impose d'urgence. »³⁴

Cette nouvelle identité postulée par Amin Maalouf n'est autre que, la citoyenneté universelle défendue par Maryse Condé et dont seront analysés les bénéfices au plan vestimentaire, culinaire et musical.

III. Le roman condéen : une « culture-monde » pour un citoyen de l'univers

En interrogeant la spatialisation de l'identité culturelle dans l'œuvre de Maryse Condé, on relève chez l'auteure guadeloupéenne, un refus des attaches ataviques, un rejet des limites,

³¹ Madeleine COTTENET-HAGE et Lydie MOUDILENO, *Maryse Condé : Une nomade inconvenante*, op. cit, p.9.

³² Maryse CONDE, cité par Marie-Agnes SOURIEAU, « Entretien avec Maryse Conde:de l'identite culturelle », *The French Review*, Vol. 72, n°.6, May 1999, p.1091.

³³ Kathleen GYSSELS, préface de *Théories caraïbes* de Joël Des Rosiers, op. cit, pp. XVII-XVIII.

³⁴ Amin MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998, p.48-49.

un nomadisme sans mesure, une poétique de la mobilité absolue qui induit une accumulation de multiples appartenances culturelles : c'est la quête du « *tout-monde ou la splendeur de l'errance* »³⁵ favorisée par ce 21^{ème} siècle que Gilles Lipovetsky et Jean Serroy baptisent « *l'âge de la culture-monde* »³⁶. Car, la multitude des espaces traversés à l'échelle mondiale par ses personnages, et sa conséquence de brassages culturels, inscrivent naturellement, les romans de Maryse Condé dans *La mondialisation de la culture*³⁷. Ce versant culturel de la mondialisation est désormais au centre de la création romanesque de la Guadeloupéenne. L'auteure se fait passeuse de cultures, pratiquant ainsi, une littérature dédiée au monde. Ce genre de littérature dont Patrick Raynal parle avec un lyrisme attachant: « J'aime la littérature qui raconte le monde, celle qui ouvre les fenêtres et qui se montre assez généreuse »³⁸.

Peuplée des cultures du monde, l'écriture romanesque de Maryse Condé se veut donc une tentative d'approcher par la médiation littéraire, les enjeux culturels de la globalisation économique. Le roman condéen offre, à l'arrivée, l'image d'un brassage culturel qui s'étend à l'échelle mondiale à travers les opérateurs identitaires que sont les styles vestimentaires, les goûts culinaires et musicaux.

Le roman de Maryse Condé laisse ainsi admirer, une *Fashion week*³⁹ mondiale que résume parfaitement le goût hybride de Big Boss, chef d'Etat baroque des *Belles ténébreuses*. Il était si difficile à satisfaire du point de vue vestimentaire que les :

Les modélistes du palais se succédaient, faisaient les croquis les plus divers : toge romaine, tunique grecque, pagne de chef, costume à épaulettes rembourrées de footballeur américain, aube flottante de pêcheur. L'un d'eux, qui avait été désigné chez Alexandre Mc Queen, s'inspirait du vêtement rituel d'une société secrète des femmes mende. Un autre proposait un complet de serge à quatre poches Mao Zedong(...) Enfin de compte, Ramzi jeta son dévolu sur une redingote noire façon Keanu Reeves dans Matrix ou soutane d'un prêtre d'église orthodoxe russe. (p.115).

Gilles Lipovetsky et Jean Serroy⁴⁰ attestent cette idée selon laquelle, le style

³⁵ Priska DEGRAS, « Tout-monde ou la splendeur de l'errance et du chaos », *Notre Librairie*, n°127, juillet-septembre 1996, p.147.

³⁶ Gilles LIPOVETSKY et Jean SERROY, *La culture-monde. Réponse à une société désorientée*, Paris, Odile Jacob, 2008, p.9.

³⁷ Jean-Pierre WARNIER, *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, 1999.

³⁸ Patrick RAYNAL, « L'avenir du roman ? Noir », *Pour une littérature-monde*, op. cit., p.136.

³⁹ La semaine des défilés, encore appelée « semaine de la mode » ou « *fashion week* » par anglicisme, est un événement de l'industrie de la mode, durant approximativement une semaine, et qui a lieu deux fois par an pour permettre aux stylistes et maisons de couture de présenter leurs dernières collections de prêt-à-porter, et de haute couture uniquement pour la France.

⁴⁰ Gilles LIPOVETSKY et Jean SERROY, *La culture-monde. Réponse à une société désorientée*, op cit., « Il suffit de regarder sur un campus comment s'habillent ou se coiffent les étudiants aujourd'hui—des casquettes de base ball aux foulards palestiniens, des saris indiens aux djellabas marocains, des boubous africains aux dreadlocks jamaïcains—pour se rendre compte que la mode n'échappe pas au processus d'homogénéisation », p.131.

vestimentaire subit l'influence de la mondialisation. A ce sujet, ils affirment que: « la mode est saisie par le processus d'interaction du global et du local. »⁴¹

Si la mise vestimentaire est un marqueur identitaire sur le corps, le contenu des assiettes est tout autant porteur d'une vision du monde au plan culturel. Ainsi, à côté du syncrétisme vestimentaire, le roman condéen se fait également, le réceptacle de saveurs culinaires venues d'horizons divers, dévoilant à l'arrivée, une « world cuisine »⁴². De cette manière, la prose romanesque de la Guadeloupéenne se veut un espace gastronomique mondial⁴³.

Dans le roman condéen, cette profusion de mets et de plaisirs gourmands est composée du célèbre « McDonald » américain (*Les belles ténébreuses*, 222.), de la « pizza » italienne (*Les belles ténébreuses*, 192), de « la merguez », ce fast-food d'origine maghrébine (*Les belles ténébreuses*, 192.), ou encore, de ce plat typiquement africain qu'est le « fougou d'igname » (*La belle créole*, 22.) et enfin, le « colombo antillais » (*Célanire cou-coupé*, 89).

Au plan musical, l'art romanesque de Maryse Condé met en interaction, diverses expériences et créations musicales qui composent en définitive, est une singulière symphonie des musiques du monde. Le roman condéen apparaît ainsi, comme la platine de mixage d'un disk joker qui réalise une grande fresque musicale. Car, des sonorités du folklore créole au rap, en passant par le blues, la salsa, le reggae, le zouk, les musiques du monde animent les romans de Maryse Condé. La preuve parfaite de cette musique-monde, est à lire au dans *Les belles ténébreuses* où: « Un célèbre griot du Sénégal chantait avec une célèbre chanteuse française, accompagné par le célèbre Grand Orchestre du Caire. On comptait aussi des chanteurs de rap américains de Pittsburg. En vedette américaine se produisait un ensemble venu de Guinée, le nouveau Bembeya Jazz. » (*Les belles ténébreuses*, 190).

Par les transferts et brassages culturels ainsi obtenus grâce à diverses expériences migratoires et grâce aux marqueurs d'identité que sont le vêtement, la cuisine et la musique, Maryse Condé marque, comme on l'a vu, sa préférence pour une citoyenneté universelle, conséquence logique d'une culture-monde fièrement assumée. Une mondialisation culturelle dont Jean-Pierre Warnier relève ici, des manifestations essentielles et concrètes: « On danse le tango argentin à Paris, le bikutsi camerounais à Dakar, la salsa cubaine à Los Angeles. Mcdo sert ses hamburgers à Pékin, et Canton sa cuisine à Solo. L'art zen du tir à l'arc bouleverse

⁴¹ Idem, p.127.

⁴² Idem, p.138.

⁴³ Il suffit d'observer qu'« à côté des restaurants fast-food qui déploient leur enseigne partout dans le monde, partout aussi se développent concurremment des restaurants « typiques » offrant une cuisine locale. », Gilles LIPOVETSKY et Jean SERROY, *La culture-monde. Réponse à une société désorientée*, op cit, p.130.

l'âme germanique. La baguette parisienne a conquis l'Afrique de l'Ouest.»⁴⁴.

Les romans de Maryse Condé s'inscrivent donc, dans les formes contemporaines de créations littéraires que Régine Robin appelle « écritures transculturelles »⁴⁵ qui mettent en scène des personnages dont la mobilité à l'échelle planétaire, opère un « transfert identitaire du singulier au pluriel »⁴⁶.

Conclusion

Du sédentarisme au nomadisme, le centre du questionnement identitaire a considérablement évolué chez Maryse Condé. Ainsi, convaincue que depuis le bateau négrier, le destin de son peuple était déjà marqué par la mobilité et l'hybridité, l'auteure guadeloupéenne dont l'écriture est à jamais arrimée à la thématique de l'identité culturelle, a dû régulièrement réajuster son approche identitaire en relation avec le positionnement spatial surtout, en ce siècle d'intenses mobilités transcontinentales. En effet, lorsque « plus de cent millions de personnes vivent aujourd'hui hors de leur pays natal, ce n'est plus le Cahier d'un retour au pays natal qu'il faudrait lire, mais celui de la fuite hors du pays natal »⁴⁷.

La mondialisation et ses implications de flux migratoires vertigineux, invitent donc à écrire le cahier d'un adieu au pays natal. Nimrod pouvait faire ses adieux à sa terre natale en prônant « l'exil à jamais »⁴⁸. Ainsi, sous les charmes de l'errance, le bréviaire que fût Cahier d'un retour au pays natal, tombe en désuétude et la terre natale s'avère désormais, une donnée révolue dans la définition du profil identitaire de l'Insulaire. L'ouverture de l'écriture condéenne à toutes les cultures (à travers l'errance), est donc une posture atavique qui se conforme à la marche du monde, un postulat identitaire qui s'inscrit dans le sens de l'Histoire. Edouard Glissant en a eût la vision, quand il invitait les Insulaires à l'ouverture en ces termes: « Ouvrez au monde le champ de votre identité »⁴⁹.

Ecrivaine-monde par excellence, Maryse Condé s'est désormais résolue à « écrire sans pays »⁵⁰. Le rapport frivole de ses personnages à l'espace et les brassages culturels qui en résultent, induisent une citoyenneté universelle que Guy Di Méo appelle « une pluri-identité

⁴⁴ Jean-Pierre WARNIER, *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, 2003, p.3.

⁴⁵ Régine ROBIN, « Poétiques de la ville, déambulations et nouveaux flâneurs », Danielle Dumontet et Frank Zipfel (dir.), *Ecriture migrante / Migrante writing*, Hildesheim-Zurich-New-York, Georg Olms Verlag, 2008, pp201-216, p.210.

⁴⁶ Guy DI MEO, « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 15 mai 2007, consulté le 20 décembre 2012. URL : <http://metropoles.revues.org/80>

⁴⁷ Joël DES ROSIERS, *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, op cit, p.122.

⁴⁸ Nimrod Bena DJANGRANG, « La nouvelle chose française pour une littérature décolonisée », *Pour une littérature-monde*, LE BRIS, Michel, ROUAUD, Jean, (dir), Paris, Gallimard, 2007. p.232.

⁴⁹ Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p.158.

⁵⁰ Oana PANAITE, *Des littératures-mondes en français*, Amsterdam-New-York, Rodopi, 2012, p.45.

croissante »⁵¹.

Au total, l'écriture migrante de Maryse Condé, comme «le chant de l'oiseau migrateur»⁵², fredonne un hymne à la mondialisation des cultures et fait par voie de conséquence, la promotion d'une citoyenneté universelle en ce 21^{ème} siècle où, l'humanité, a selon Ervin Laszlo, irréversiblement atteint «l'âge adulte d'une société mondiale.»⁵³

Dans une interview accordée à Jean Ouédraogo de la Plattsburgh State University, Maryse Condé assure avoir pris la pleine mesure des conséquences identitaires qu'implique le rythme effréné de la mobilité à l'époque de la mondialisation: «Oui, je crois que mes personnages préfigurent simplement ce que nous connaissons aujourd'hui: la globalisation. Avec l'exode des peuples du Sud pour essayer de survivre dans le Nord, avec ce que nous voyons par exemple aux États Unis où se mêlent tous les gens d'Amérique latine, des Caraïbes même des Sénégalais ou des Maliens »⁵⁴.

Bibliographie

ARAUJO, Nara, *L'œuvre de Maryse Condé. Questions et réponses à propos d'une écrivaine politiquement incorrecte*, Paris, L'Harmattan, 1996.

AUGE, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

CONDE, Maryse, *La vie scélérate*, Paris, Seghers, 1987.

- *Traversée de la mangrove*, Paris, Mercure de France, 1989.

- *Célanire cou coupé*, Paris, Laffont, 2000.

- *La belle créole*, Paris, Mercure de France, 2001.

- *Les belles ténébreuses*, Paris, Mercure de France, 2008.

- *Le cœur à rire et à pleurer. Souvenirs de mon enfance*, Paris, Robert Laffont, 1999.

- « Notes sur un retour au pays natal », *Conjonction : Revue franco-haïtienne*, n°176, Supplément 1987 (7-23).

- « Habiter ce pays, la Guadeloupe », *Chemins Critiques*, n° 1, décembre 1989.

COTTENET-HAGE, Madeleine et MOUDILENO, Lydie, *Maryse Condé : Une nomade inconvenante*, Cayenne, Ibis Rouge, 2002.

⁵¹ Guy Di MEO, « L'identité : une médiation essentielle du rapport à l'espace / Société », *Carrefour*, loc. cit., p.177.

⁵² Alain MABANCKOU, « Le chant de l'oiseau migrateur », *Pour une littérature-monde*, op. cit., p.55.

⁵³ Ervin LASZLO, *Le monde et ses limites. Réflexions hérétiques sur les valeurs, les cultures et les peuples d'aujourd'hui*, Oxford, Pergamon Press, 1978 (première édition), Paris, Tacor International, 1988, p.27.

⁵⁴Jean OUEDRAOGO, *Maryse Condé et Amadou Kourouma*, New York, Peter Publishing, Inc., 2004, p.163.

COULIBALY (Adama), « Critique transculturelle dans le roman africain francophone. Aspects d'un débat », *Annales de l'université Omar Bongo*, N°17, décembre 2012, p.22-36.

DEGRAS, Priska, « Tout-monde ou la splendeur de l'errance et du chaos », *Notre Librairie*, n°127, juillet-septembre 1996.(47-51).

DELEUZE, Gilles, *Milles plateaux*, Paris, Editions de Minuit, 1980.

DEPESTRE, René, *Le métier à métisser*, Paris, Stock, 1998.

DES ROSIERS, Joël, *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, Montréal, Ed. Triptyque, 1996.

DI MEO, Guy, « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles [En ligne]*, 1 | 2007, mis en ligne le 15 mai 2007, consulté le 20 décembre 2012. URL : <http://metropoles.revues.org/80>

DJANGRANG, Nimrod Bena, «La nouvelle chose française pour une littérature décolonisée», *Pour une littérature-monde*, LE BRIS, Michel, ROUAUD Jean, (dir), Paris, Gallimard, 2007.

ELIZONDO, Virgil, *L'avenir est au métissage*, Paris, Mame-Editions, 1987

FRAISSE, Emmanuel, *Littérature et mondialisation*, Paris, Honoré Champion, 2012.

GLISSANT, Edouard, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1981.
- *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

GRUZINSKY, Serge, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1997.

JOURDE, Pierre, « Cythères mornes », *L'île des merveilles*, Paris, L'Harmattan, 1997.

KESTELOOT, Lilyan, *Aimé Césaire*, Paris, Seghers, collection 'poète d'aujourd'hui', 1962.

KOLIN, Katell, *Le roman-monde d'Edouard Glissant*, Laval, Les presses Universitaires de Laval, 2008.

LASZLO, Ervin, *Le monde et ses limites. Réflexions hérétiques sur les valeurs, les cultures et les peuples d'aujourd'hui*, Oxford, Pergamon Press, 1978 (première édition). Paris, Tacor International, 1988.

LE BRIS, Michel, ROUAUD, Jean, (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

LIPOVETSKY, Gilles et SERROY, Jean, *La culture-monde. Réponse à une société désorientée*, Paris, Odile Jacob, 2008.

MAALOUF, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

MABANCKOU, Alain, « Le chant de l'oiseau migrateur », *Pour une littérature-monde*, LE BRIS, Michel, ROUAUD, Jean, (dir), Paris, Gallimard, 2007.

MOURA, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, (Coll. Écritures francophones), 1999.

NORA, Pierre, (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984.

OKPANACHI, Sunday, « L'Antillais en Afrique : du mirage à l'image. Une réflexion sur *Héremakhonon* de Maryse Condé et *Ti Jean l'Horizon* de Simone Schwarz-Bart », *Peuples noirs, Peuples africains*, n°40, 1984, pp.51-63.

OUEDRAOGO, Jean, *Maryse Condé et Amadou Kourouma*. New York, Peter Lang Publishing, Inc., 2004.

PANAITE, Oana, *Des littératures-mondes en français*, Amsterdam-New-York, Rodopi, 2012

RAYNAL, Patrick, « L'avenir du roman ? Noir », Pour une littérature-monde, LE BRIS (Michel), ROUAUD (Jean), (dir), Paris, Gallimard, 2007.

ROBIN, Régine, « Poétiques de la ville, déambulations et nouveaux flâneurs », Danielle Dumontet et Frank Zipfel (dir.), *Ecriture migrante / Migrant writing*, Hildesheim-Zurich-New-York, Georg Olms Verlag, 2008, pp201-216, p.210.

ROSELLO, Mireille, « Les derniers rois mages et Traversée de la mangrove : Insularité et insularisation? », *Elles écrivent des Antilles*, RINNE, Suzanne et VITIELLO, Joëlle (dir), Paris, L'Harmattan, 1997.

SCHAMA, Simon, *Le paysage et la mémoire*, Paris, Seuil, 1999.

SIMASOTCHI-BRONES Françoise, *Le roman antillais, personnages, espace et histoire : Fils du chaos*, Paris, L'Harmattan, 2004.

SOURIEAU, Marie-Agnès, « Entretien avec Maryse Conde: de l'identité culturelle », *The French Review*, Vol. 72, n°6, May 1999.

WARNIER, Jean-Pierre, *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, 1999.

WOLTON, Dominique, *Francophonie et mondialisation, Les essentiels d'Hermès*, Paris, CNRS Editions, 2008.